

UNIVERSITÉ DE PARIS

BENJAMIN DU PLAN

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 27 octobre 1899, à 4 heures

PAR

GABRIEL CASTANET



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—
1899



UNIVERSITÉ DE PARIS

BENJAMIN DU PLAN

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 27 octobre 1899, à 4 heures

PAR

GABRIEL CASTANET



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—
1899

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. BONET-MAURY, président de la soutenance.	
MM. BONET-MAURY,	} Examineurs.
S. BERGER,	
EHRHARDT,	

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

N° 274

Bibliographie

- BLANC (H.). — « De l'inspiration des Camisards. » Paris, 1859.
- BONNEFON (D.). — « Benjamin Du Plan. » Paris, 1876.
- BONNEMÈRE (G.-E.). — « Guerre des Camisards. » Paris, 1869.
- BORDIER (H.). — « La France Protestante, » art. Du Plan (t. V, 1886).
- BRUEYS (D.-A. de). — « Histoire du fanatisme de notre temps. » Paris, 1692.
- BUDÉ (E. de). — « Vie de B. Pictet. » Lausanne, 1874.
- Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.
- COQUEREL (Ch.). — Histoire des Eglises du Désert. » Paris, 1841, 2 vol.
- CHAVANNES (J.). — « Les Inspirés. » Le Chrétien évangélique, 1869.
- COURT (A.). — « Manuscrits, » à la bibliothèque de Genève. — Une partie de ces documents existent en copie à la Bibliothèque du Protestantisme français. Le N° 17, dont la copie n'est pas à Paris, est consacré à « l'affaire de M. Du Plan. »
- COURT (A.). — « Extraits de sa correspondance, » à la Bibliothèque du Protestantisme français.
- DARDIER (Ch.). — « La vie des étudiants au Désert, » d'après la correspondance de Simon Lombard (1756-1763). Genève, 1893 (extrait des Etrennes chrétiennes).
- DEVIC (Dom) et Dom VAISSETTE. — « Histoire générale du Languedoc. » 2^e édit., 15 vol. Toulouse, 1876-1892.
- DUBOIS (A.). — « Les Prophètes cévenols. » Thèse. Strasbourg, 1861.
- HUGUES (Edm.). — Antoine Court. « Histoire de la Restauration du Protestantisme en France. » 2^e édit., 2 vol. Paris, 1872.
- LE MÊME. — « Les Synodes du désert. » 3 vol. Paris, 1885 et 1886.
- JAULMES (E.). — « Les Quakers français. » Thèse. Paris, 1898.
- PENN (W.). — « Histoire des Quakers. » Trad. E.-P. Bridel. Londres, 1790.
- PICHERAL-DARDIER (A.). — « Paul Rabaut, ses lettres à A. Court. » 2 volumes. Paris, s. d.
- PICTET (B.). — « Lettre sur ceux qui se croient inspirés. » Genève, 1721.
- RABAUD (C.). — « Histoire du Protestantisme dans l'Albigéois et le Lauragais, depuis 1785. » Paris, 1898.
- LE MÊME. — « Lettres de B. Du Plan à J.-A. Turretini. » Bulletin de la société du Protestantisme français ; t. XXVIII, 1879 ; p. 19.
- RABAUT (P.). — « Manuscrits » (Bibliothèque du Protestantisme français).
- TEISSIER (F.). — « Le Séminaire du Désert. » Bulletin du Protestantisme français, t. XXXVIII, 3 articles.
- TURRETIN (S.). — « Préservatif contre le fanatisme. » Genève, 1753.
- VINCENT (P.). — « Les Prophètes cévenols. » Thèse. Montauban, 1875.
- WEISS (N.). — « Le castel de la Favède et Du Plan. » Bulletin du Protestantisme français, t. XLVI, 1897, p. 249 (cf. p. 211 et p. 504).
-



Introduction.

Lorsqu'en 1715 Court entreprit de restaurer le protestantisme, on pouvait croire, à juger les choses par les seules apparences, que Louis XIV avait dit vrai en affirmant que la Réforme n'existait plus en France. « La persécution d'un côté, l'ignorance et le fanatisme de l'autre avaient complètement ou anéanti ou défiguré la religion. A peine en restait-il quelque trace ¹. » Les ordonnances, que les religionnaires n'auraient pu ne pas observer sans courir le danger d'être emprisonnés ou envoyés aux galères, avaient triomphé des résistances les plus opiniâtres. Continuellement traqués, les habitants du Languedoc et des Cévennes avaient pris, les uns le chemin de l'exil, les autres celui des églises catholiques. Est-ce à dire que ces derniers avaient abjuré leur croyance ? Loin de là. On pouvait reconnaître à certains signes que la foi n'avait pas complètement disparu chez ces montagnards qui, sous des dehors grossiers, cachaient les âmes le plus fortement trempées. Elle n'y était pas seulement comme un souvenir, mais comme un feu caché sous la cendre. Par leurs exhortations, les Inspirés l'avaient empêchée de s'éteindre et, à leur voix, les protestants, une fois la persécution passée, avaient relevé la tête, comme l'herbe ployée par une trop forte pluie se redresse au premier rayon de soleil. On ne saurait sans injustice nier l'importance des services que les Inspirés rendirent à la cause persécutée. Mais s'ils avaient sauvé le protestantisme, ils lui faisaient courir maintenant les plus grands dangers. Court, guidé par son robuste bon sens, en eut vite acquis la conviction. Il comprit que le succès de son entreprise dépendait de leur disparition. Mais ils re-

¹ Court, cité par Ed. Hugues ; *Les Synodes du Désert*, t. I, p. 19.

présentaient la partie vivante du protestantisme, ils avaient la confiance du peuple, et il était sans autorité. Il trouva un des remèdes les plus efficaces contre le fanatisme dans le rétablissement de la discipline.

Un jeune gentilhomme d'Alais, Benjamin Du Plan, fut le premier collaborateur de Court et son conseiller. Il était cependant un des plus chauds partisans des Inspirés ; sa croyance aux révélations du Saint-Esprit était des plus fermes. « Nos sentiments, lui écrivait Court en 1725, qui sont d'ailleurs très conformes, ont toujours été, sur ce chapitre, les antipodes les uns des autres, votre expérience vous persuadant qu'il y en a et la mienne qu'il y en a point ¹. » Malgré des idées si différentes, une grande amitié unit bientôt ces deux hommes. N'y a-t-il pas là de quoi nous surprendre ? On devine aisément les difficultés qu'une telle position devait présenter.

Après avoir tracé le caractère et dit les croyances de Du Plan, nous parlerons de son activité, en insistant principalement sur les luttes que ce fidèle serviteur des églises sous la croix eut à soutenir contre ses coreligionnaires. Mais, comme les attaques dont il fut l'objet étaient motivées par ses sympathies pour les Inspirés, nous commencerons notre étude par quelques considérations sur cette secte qui, dans la première moitié du dix-huitième siècle, représente la troisième et dernière phase du mouvement prophétique en France.

¹ Mss. de Court. Lettre du 3 novembre 1725.

CHAPITRE PREMIER

Les Inspirés.

Lorsque, dans les derniers mois de l'année 1704, le maréchal de Villars eut triomphé de l'insurrection des Camisards et que, l'année suivante, le duc de Berwick en eut fait périr, sur l'échafaud ou sur la roue, les chefs retournés en France pour tenter une seconde fois la fortune, la cause des religionnaires sembla irrémédiablement perdue. Accablés de souffrances, découragés par tant de revers, privés de leurs pasteurs et de leurs prophètes, ils courbèrent la tête et rentrèrent dans le silence. « A force d'exécutions, en un mois de temps, le calme fut rétabli ¹. » Louis XIV pouvait croire que l'œuvre providentielle de son règne, « le grand ouvrage de la réunion des hérétiques à l'Eglise auquel on travaillait secrètement depuis tant de temps, » était amené à son achèvement. Mais si un despote peut décider du sort de ses sujets, il ne peut pénétrer les consciences, briser les convictions et imposer sa foi ; et si les nouveaux convertis allaient de force à l'Eglise et laissaient les prêtres bénir leurs mariages ou baptiser leurs enfants, ils conservaient du moins un grand attachement pour la religion proscrite et restaient Huguenots au fond du cœur.

De nouvelles assemblées au désert témoignèrent bientôt de leur fidélité. Dans leurs derniers adieux, les pasteurs expulsés avaient dit à leurs troupeaux : « L'orage de la colère nous arrache de votre sein pour nous disperser dans l'exil ; mais en notre absence l'esprit du Seigneur demeurera parmi

¹ Berwick, cité par Bonnemère, Histoire des camisards.

vous. Jésus sera votre pasteur, ô brebis désolées d'Israël ! Plutôt que de vous laisser sans consolation il vous parlera par la bouche de simples femmes et des petits enfants ¹. » Leur promesse s'était bientôt réalisée. Des femmes, bravant les édits et surmontant la terreur que les violences des intendants et leur acharnement à persécuter les prédicants faisaient régner dans le pays, cédèrent à la force invincible de leur foi et de leurs espérances et résolurent de rendre victorieuse la cause vaincue. Elles parcoururent le Vivarais, les Cévennes et le Bas-Languedoc, ranimant par leurs prédications les esprits abattus. Leur action se fit principalement sentir dans la partie de la province qui avait été le théâtre de la guerre des Camisards et les villes ou villages de toute cette contrée, Alais, Nîmes, Lunel, Ganges et Congénies furent leurs principaux refuges.

Ces femmes prétendaient être inspirées par l'esprit de Dieu et elles prophétisaient. Héritières des prophètes camisards, elles travaillaient, comme ceux-ci l'avaient déjà fait, « à raviver les dernières lueurs de la foi » et poursuivaient le même but, « la restauration prochaine de l'Eglise persécutée. » Comme eux, elles prêchaient la repentance sous peine des châtimens de Dieu et prédisaient le jour de la grande réparation.

Cependant certaines différences essentielles dans la façon dont se manifeste l'esprit et dans le caractère des prophéties et des prédications ne permettent de les confondre ni avec les petits prophètes ou prophètes dormants ni avec les prophètes camisards. A leur suite nous entrons dans une troisième phase du moment prophétique, bien distincte des deux premières. Le jeûne et la fréquentation des assemblées ne sont plus des conditions de l'inspiration et les prophétesses ne communiquent plus l'esprit dans un baiser. Le caractère merveilleux des phénomènes spirituels et physiques a égale-

¹ Rulhières, cité par Jules Chavannes dans le *Chrétien Evangélique* de 1869.

ment disparu. Plus de « ces petits enfants parlant sans connaissance, avant même que d'avoir la langue déliée ; » plus de ces personnes ignorantes ayant le don des langues et de l'éloquence ; plus de ces petits prophètes exhortant dans leur sommeil. Nous ne voyons pas non plus qu'aucune d'elles renouvelle l'expérience de Clary, répande des larmes de sang ou « se frappe la poitrine à coups de couteau sans qu'elle en puisse être offensée. »

Leurs exhortations revêtaient en même temps un caractère plus moral. Ce n'étaient plus, comme dans le premier moment, des imprécations et des menaces contre les persécuteurs de l'Eglise, ou, comme dans le deuxième, des discours belliqueux. Elles ne voulaient même pas qu'on prit les armes pour défendre sa patrie. Elles n'excitaient plus au meurtre et ne parlaient plus de rebellion, de guerre et de combat. « Mais quelque chose de profondément humain, d'affectueux, animait leurs discours. Nul cri, nulle fureur ; des paroles tendres et des larmes... Elles prêchaient la repentance, la sainteté, le pardon et l'amour ¹. » La prophétie avait cessé d'être guerrière. Les encouragements, des promesses de délivrance, le récit de leurs visions, des citations bibliques faisaient le fond de leurs sermons.

Certains auteurs catholiques n'ont pas vu les vraies raisons de ce mouvement prophétique et ont nié, ou du moins mis en doute, la bonne foi des Inspirés. Brueys, par exemple, le protestant renégat, ne voit d'autre cause au prophétisme que la nécessité pour les protestants d'avoir des prodiges pour soutenir la foi chancelante des faibles, et il le considère comme une création des plus séditieux des ministres fugitifs et principalement de Jurieu. « Dieu, dit-il, refusant de faire en leur faveur les miracles dont ils avaient besoin, ils résolurent d'en faire eux-mêmes ². » Il ne voit pas dans les tortures qu'ils su-

¹ Ed. Hugues. *Histoire de la Restauration du Protestantisme en France au XVIII^e siècle*, t I, p. 174.

² Brueys. *Histoire du Fanatisme de Notre Temps*, p. 16.

bissaient sans faiblir une preuve de leur sincérité. Il les regarde comme des imposteurs et les appelle des « faux prophètes. » Leur grand nombre le confirme dans cette idée. « Il faut avoir perdu le sens, déclare-t-il, pour se persuader que Dieu, qui n'en suscita autrefois que quelques uns, en ait voulu de nos jours susciter deux ou trois mille ¹. »

Nous pouvons, pour montrer leur sincérité, nous servir de quelques uns des arguments qu'emploie Brueys pour les combattre. Le temps qui vit paraître les Inspirés découvrait à cet auteur le dessein prémédité de Jurieu : pour nous, il facilitait simplement leur apparition. On a toujours vu les prophètes se lever dans une nation à ses heures de danger ou de deuil plutôt que dans ses années paisibles et prospères. Privés de leurs pasteurs et de leurs livres religieux, les protestants s'abandonnèrent aux rêveries de leur imagination surexcitée par les souffrances, et ne conversant plus avec la Bible, ils voulurent converser directement avec Dieu.

« C'est l'ordinaire, remarque Jurieu, à ceux qui étudient les Prophètes, de devenir un peu visionnaires ². » Mais si l'apocalypse, les psaumes et les écrits prophétiques étaient les livres préférés des protestants, ils ne leur étaient point recommandés par Jurieu, comme le croit Brueys, dans le but de remplir de chimères et de visions et « de faire devenir fous ceux qu'on voulait rendre prophètes. » Michelet nous paraît les avoir mieux compris lorsqu'il dit : « Ils ne sont ni fous ni fourbes, ni dieux ni diables, mais fanatiques, l'imagination ébranlée ³. »

Ce jugement ne saurait toutefois s'appliquer à tous les Inspirés, surtout dans cette troisième période. Nul doute que quelques uns n'aient songé à profiter de la créance qu'on accordait depuis longtemps aux prophètes, pour en imposer.

¹ Brueys. *Histoire du Fanatisme de Notre Temps*, p. 16.

² Brueys. *Histoire du fanatisme de notre temps*, p. 21.

³ Cité par Camille Rabaut, *Histoire du Protestantisme dans l'Albigeois après 1685*.

Nous voyons, en effet, que les Inspirés furent bientôt fort nombreux. « La licence de s'ériger en prédicateurs était telle, que quiconque en formait le dessein pouvait l'exécuter sans obstacle, qu'hommes, femmes, tous le monde se mêlait du métier¹. » De plus la conduite de quelques uns sur les galères ou dans les prisons parle, nous semble-t-il, contre leur sincérité. On serait en droit d'attendre d'eux plus de constance, plus de fermeté. « Ce ne sont pas ceux qui nous édifient le plus ; ils ne furent guère fermes au temps des grandes bastonnades², » déclare le galérien Baptiste en 1713 ; et dans une lettre de Pierre Muret à de Lissart nous trouvons ces mots : « Tous ces prétendus inspirés et inspirées allaient à la messe pendant tout le temps qu'ils restèrent à la prison ; et la dite Clavelle avec une autre nommée Louise Malête, étant conduites à Carcassonne, elles allèrent aussi à la messe jusqu'à ce qu'elles sortirent par cette voie³. »

Le nombre des fourbes et des imposteurs augmentant, les amis de l'ordre en vinrent bientôt à considérer tous les Inspirés comme tels et Pictet, prié par Corteiz d'examiner si ces prophètes étaient désintéressés, étant donné que toutes ces femmes étaient ignorantes, fainéantes et malicieuses, déclare que « l'amour de la fainéantise est la grande raison qui porte ces femmes à faire les inspirées⁴. »

Malgré leurs extravagances et leurs excès, et bien qu'il y eût parmi eux des imposteurs, qu'ils fussent tous d'une « ignorance crasse » et que l'évènement confirmât rarement la vérité de leurs prophéties, les Inspirés ne laissaient pas d'exercer une très grande influence sur la foule. « Si éclatants que fussent les démentis donnés par les faits aux prédictions de l'Esprit, rien ne pouvait ébranler les convictions, ni dissiper

¹ Court, cité par Hugues, *Histoire de la Restauration du Protestantisme en France*, t. I, p. 176..

² Mss. de Court. Lettre de Pierre Muret, mars 1713.

³ *Ibidem*.

⁴ Pictet : *Lettre sur les Inspirés*.

les illusions des religionnaires¹. » A cela plusieurs raisons : Premièrement, les protestants, privés de leurs pasteurs et attirés par la famine de la parole de Dieu dans les assemblées des fanatiques, avaient trouvé auprès des Inspirés consolation et réconfort. De plus, ils parlaient à l'imagination avec une confiance très propre à en imposer, et ils avaient donné bien des fois des preuves de leur mission. Dans leur simplicité, dans leur ignorance et leur inexpérience, « comment auraient-ils fait tant de choses s'ils n'avaient pas eu le secours du Ciel² ? » N'avaient-ils pas dit vrai bien souvent, et ne devait-on pas attribuer à l'action de l'Esprit Saint les bons effets de leurs paroles ? Enfin ne se défendaient-ils pas contre les attaques de leurs ennemis en s'appuyant sur certains passages de l'Ecriture Sainte ?

On les croyait donc véritablement inspirés par l'esprit de Dieu. Murmurer contre eux ou ne pas croire à leurs rêveries c'était pécher contre le Saint-Esprit, se rendre coupable du péché irrémissible³. Malheur donc à qui les avait contre soi. « Bien des gens, dit Turretin, ne donnent dans le fanatisme, que parce qu'ils craignent les jugements terribles dont les fanatiques menacent ceux qui refusent de recevoir leurs prétendues révélations⁴. » Même des hommes de mérite subissaient leur influence. Tout en détestant assurément les impostures, tout en étant même partisans de l'ordre, ils accordaient leurs sympathies au parti et aux idées des Inspirés. Bien que persuadés de la présence au milieu d'eux de fourbes, d'orgueilleux et de rebelles, ils croyaient néanmoins aux communications de l'Esprit et aux révélations.

Dans cette pensée, que, animés par l'Esprit Saint, les Inspirés pouvaient lire dans l'avenir, leurs partisans, de plus en plus nombreux, n'entreprenaient rien sans les avoir préala-

¹ Ed. Hugues : *Antoine Court*, tome I, p. 178.

² *Théâtre sacré des Cévennes*. Déposition d'Elie Marion.

³ Mss. Court. Lettre de Corteiz à sa femme (12 mars 1723).

⁴ Turretin. *Préservatif contre le fanatisme*.

blement consultés. Leur réponse devenait ordre de Dieu. L'inspiration réglait tout parmi eux, les actes les plus ordinaires de la vie comme les plus importants.

Mais, chose grave pour le protestantisme, chacun d'eux avait la prétention de former, avec ses adhérents, la véritable Eglise. Chacune de ces petites sectes avait son culte particulier, et les croyances variaient de l'une à l'autre, quand ce n'était pas chez le même individu. « Un croit une chose et l'autre une autre, écrivait Corteiz ; Valadière ne croit pas Lucrèce, Lucrèce ne croit pas Françon de Vauvert, Françon de Vauvert ne croit pas Allière de Calvisson. Et il y a sujet de croire qu'autant de jours, autant de divers sentiments ¹. » Les uns voulaient, par exemple, que tous les chrétiens fussent inspirés, les autres que ce fût une prérogative que Dieu accordait à quelques fidèles en particulier. Turretin confirme les paroles de Corteiz. « Ils ne sont pas même d'accord avec eux-mêmes, dit-il, ce qu'ils ont posé aujourd'hui, ils le détruiront demain pour poser le contraire ². »

Malgré ces divergences et ces contradictions, malgré l'incertitude de leur pensée et le vague de leurs sentiments, ils avaient certaines idées générales communes sur l'inspiration.

Nous avons vu comment, faute de guides spirituels et de livres religieux, les protestants en étaient arrivés à ne plus croire qu'aux révélations immédiates, internes, de Dieu.

Ils ne songèrent pas, de longtemps, à formuler leur croyance, les recueils de prophéties suffisant à leurs besoins spirituels. Elle fut précisée seulement vers 1715. Nous apprenons en effet, par une lettre de Corteiz de 1720, qu'il y avait à cette date, dans la Vaunage, quelques feuilles de papier écrites, que plusieurs de ces curieux croyants avaient copiées : ils les appelaient « le Livre de l'Esprit. » Il y était dit que Dieu le Père avait fait son ouvrage, Jésus-Christ de même le sien, et qu'à présent c'était le tour du Saint-Esprit. Il devait

¹ Mss. de Court. Lettre de Corteiz, 24 décembre 1720.

² Turretin, déjà cité.

agir par leur bouche, car la prophétie de Joël s'accomplissait sur eux par les actions qu'ils avaient faites et qu'ils faisaient tous les jours.

Ils disaient « que les pasteurs de Genève étaient ces sages et entendus à qui Dieu cachait ses choses, mais que c'était à eux que Dieu les révélait, eux qui étaient les petits et qui avaient les sept dons du Saint-Esprit¹ ». Ils croyaient, par exemple, avoir le pouvoir de chasser les démons et de guérir les malades par l'imposition des mains. Dieu lui-même leur parlant et leur révélant ce qu'ils devaient dire ou faire, et l'Ecriture cessant d'être ainsi le moyen d'action du Saint-Esprit, les Inspirés en étaient arrivés à considérer la Bible comme insuffisante pour les instruire, et à prétendre qu'il ne fallait pas s'en tenir à l'Ecriture. « Nous regardons ces livres, disaient-ils, comme étant des ouvrages d'hommes et par conséquent apocryphes, nous n'y ajoutons point de foi². » Ils disaient aussi que Dieu ne voulait plus de pasteurs³. Ils donnaient leurs rapports personnels avec le Saint-Esprit comme l'unique loi religieuse digne de respect et de créance, et ils se défendaient en même temps contre l'accusation de renverser la doctrine de l'Evangile. Ils prétendaient au contraire en donner le vrai sens et la droite intelligence. Ils considéraient cependant tous les autres chrétiens comme souillés et défendaient à leurs adhérents d'aller dans leurs temples, de fréquenter leurs assemblées et de participer avec eux au Saint Sacrement de la Cène.

On ne pourrait ne pas voir une certaine ressemblance entre ces doctrines des Inspirés et les principes des Quakers français. Si l'on admet que ceux-ci parurent dans la Vaunage, foyer du prophétisme cévenol, vers 1750, c'est-à-dire avant qu'aucun Quaker anglais ne fût venu dans le midi de la France, il faut bien les considérer comme les héritiers des derniers Inspirés.

¹ Mss. de Court. Lettre de Baptiste, 24 mars 1713.

² Mss. de Court. Lettre de Corteiz, 12 mars 1723.

³ Ils s'appuyaient sur Jérémie, XXXI, 34.

Désignés, en effet, tout d'abord sous le nom de Gonfleurs, ils reçurent ensuite celui de Trembleurs, qui n'est que la traduction de Quakers. Bien qu'une lettre de 1759 parle des Quakers de Nages, de Langlade et de Calvisson¹, nous voyons ceux-ci se donner ce nom seulement en 1785.

Sans doute, les Quakers français n'eurent pas, à l'origine, un système de culte bien déterminé, mais seulement une propension vers le quakérisme. Nous retrouvons chez eux certains caractères des Inspirés : même mépris pour tout ordre établi, même haine pour les ministres et les prêtres, même ignorance et même entêtement. Isaac Elzère, de Saint-Ambroix, qui peut être considéré comme un des fondateurs de la secte, avait également des visions du genre apocalyptique. Leur point de départ et le fond de leurs doctrines étaient semblables. L'enseignement du Saint-Esprit et de son témoignage en était le point central. Ils admettaient qu'il y a pour tous les hommes « une illumination par le Saint-Esprit, » et que sans lui « on ne peut rien comprendre ni être chrétien. » Un quaker anglais, Barclay, assure que la connaissance de Christ, qui ne se fait pas par la révélation de son esprit dans le cœur, ne doit pas plus être estimée la connaissance de Christ, que le babil d'un perroquet à qui l'on a appris quelque peu de mots ne se peut appeler la voix d'un homme ; que la connaissance des choses divines, que l'homme naturel ou charnel a recueillie des Paroles et des écrits des hommes spirituels, n'est point du tout vraie pour lui ; que les vérités spirituelles de l'Évangile sont comme des mensonges dans la bouche des profanes et des gens charnels, qu'elles ne sont qu'une représentation imaginaire des choses². Les Gonfleurs auraient applaudi à ce langage. Ceux-ci se débarrassèrent peu à peu des exagérations des derniers Inspirés, pour ne conserver que leur vif sentiment de communion avec Dieu. Il se trouvait

¹ Jaulmes. *Les Quakers français*, Thèse. Paris, 1898.

² Turretin, déjà cité.

parmi les Gonfleurs un parti pacifique qui condamnait la haine et la violence et s'opposait à la guerre. Ils appelaient la guerre des Camisards « une affreuse rébellion contre la volonté divine. » Cet accord de vues et de tendances nous explique le fraternel accueil que firent seuls les Quakers de Londres, en 1706, aux prophètes expulsés, et la facilité avec laquelle les Gonfleurs, lors des visites des amis d'outre-mer en 1785, adoptèrent leurs maximes et leurs usages.

Les Inspirés ne se contentaient point d'affirmer. Ils citaient à l'appui de leurs théories les déclarations de l'Ancien Testament et celles de saint Paul. Ils voyaient dans le temps présent celui dont voulait parler Joël. Quelle époque en effet avait eu un plus grand besoin de prophètes ? Le protestantisme était en pleine décadence, les prédicants étaient des hérétiques, les chrétiens négligeaient de s'instruire des vérités de la religion et la corruption et les divisions s'étaient introduites parmi eux. Des révélations immédiates pouvaient seules guérir le mal présent. Rien n'empêchait qu'il y en eût. Il y en avait toujours eu, même aux premiers siècles de l'ère chrétienne, et l'Écriture permettait d'en attendre de nouvelles. Le don de prophétie était éternel et, sur la recommandation de saint Paul, chacun devait s'efforcer de le posséder.

Les Inspirés s'autorisaient encore des suffrages des Pères, des Réformateurs et des théologiens modernes, à cause de ce qu'ils avaient dit de leur vocation extraordinaire et de la manière dont le Saint-Esprit éclaire, sanctifie et console les chrétiens¹.

Leur expérience enfin leur fournissait des arguments. Jean-Baptiste, disaient-ils, a été nommé le plus grand des prophètes, lui qui n'a fait aucun miracle. Pourquoi ne seraient-ils pas inspirés, eux qui enseignaient des doctrines merveilleuses qu'ils n'avaient lues nulle part, qui n'avaient que de

¹ Voir Turretin, *Préservatif contre le fanatisme*, Chapitres xvii-xxv.

bonnes pensées, eux dont les songes avaient leur accomplissement et les paroles de si bons effets ?

De tels principes ne pouvaient être que fort dangereux, non seulement pour l'Eglise et pour la société, mais encore pour tout homme qui les adoptait, par le mépris qu'ils inspiraient et pour la raison et pour l'Ecriture.

Les Inspirés rêvaient la restauration de la religion et ils la compromettaient par leurs billevesées et leurs rêveries. Ils troublaient l'ordre établi dans l'Eglise, par leurs attaques contre le culte public, les sacrements et les ministres. Ils anéantissaient le Vieux et le Nouveau Testament, et ils étaient pour cette raison une pierre de scandale pour certains qui en arrivaient à rejeter le Christianisme. A cette heure grave encore, ils affaiblissaient le protestantisme en dressant autel contre autel.

Ils pouvaient de même, à cause de leur influence, occasionner des désordres et des troubles dans la société.

Leurs discours pouvaient surtout avoir de funestes effets sur les esprits faibles, et mettre les gens dans un état où ils auraient tout à craindre pour l'avenir. « Quoiqu'il y ait d'ordinaire beaucoup de confusion et de désordre dans leurs discours et dans leurs écrits, dit Turretin, ils ne laissent pas d'être plus dangereux pour les personnes d'un esprit faible et peu éclairé, que ne le seraient pour eux les livres et les discours des hérétiques qui écrivent avec le plus de netteté, d'ordre et de justesse apparente ¹. » Les Inspirés, en effet, jetaient parfois leurs auditeurs dans une si grande tristesse ou dans des alarmes telles qu'ils en devenaient malades. « Je m'en suis tirée depuis deux mois, écrivait Mademoiselle Symard à Court, car cela me jetait dans des états que j'allais mourant sur terre » et elle ajoute « que la plupart des gens qui ont donné là dedans sont dans de grandes agitations ². »

¹ Turretin, déjà cité.

² Mss. Court. (Lettre de M^{lle} Symard à Court, 15 mars 1721.)

Le fanatisme devait donc apparaître aux esprits éclairés comme un mal des plus dangereux. Si jusqu'en 1715 on avait regardé les Inspirés comme des gens malades et dignes de compassion et de pitié et si on ne les avait point condamnés rigide-ment par une retenue et sagesse chrétiennes, on ne pouvait plus maintenant supporter charitablement tant d'ex-travagances et tant de fourberies. Les pasteurs, avait-on dit, « instruiront efficacement ces pauvres ignorants, guériront leur imagination gâtée et désabuseront aussi ceux qui les admirent sans raison et les applaudissent ¹. » Mais ils n'avaient pu triompher de leur obstination. L'heure était donc venue, où il fallait de toute nécessité ramener les égarés à la raison, et « punir les fourbes comme on punit des faussaires. » Une restauration du protestantisme n'était possible qu'à ce prix.

¹ Mss. Court. (Lettre du galérien Baptiste, du 24 mars 1713.)

CHAPITRE II

Caractère et foi de Du Plan

Afin de jeter les premiers fondements de la discipline et de prendre les premières mesures contre les Inspirés, Court réunit le 21 août 1715 les quelques prédicants que comptaient encore les Cévennes et le Bas Languedoc et fit décréter « que, selon l'ordre de saint Paul, il serait défendu aux femmes de prêcher à l'avenir ; qu'il serait ordonné de s'en tenir uniquement à l'Écriture sainte comme à la seule règle de la foi, et qu'en conséquence l'on rejetterait toutes les prétendues révélation, et qu'on les rejetterait, non seulement parce qu'elles n'avaient aucun fondement dans l'Écriture, mais encore à cause des grands abus qu'elles avaient produits ¹ ».

Au lendemain de ce synode, Court rencontra celui qui devait être son collaborateur le plus éminent et son ami le plus dévoué : nous voulons dire Benjamin du Plan.

Benjamin de Ribot, seigneur du Caila et du Plan, naquit le 13 mars 1688, au château de la Favède, situé non loin d'Alais. Comme toutes les familles riches et puissantes, sa famille appartenait probablement à la classe des nouveaux convertis. Nous avons peu de renseignements sur sa jeunesse. En 1710, il fit connaissance des prédicateurs sous la croix et résolut d'abandonner son emploi dans les troupes pour se « vouer uniquement au soutien et à la propagation de la religion protestante. » Il fut donc de bonne heure du nombre de ces hommes pieux qui, inaccessibles à la peur et à la faiblesse, gardaient pures et intactes au fond du cœur les

¹ Hugues, *Synodes du désert*, t. I, p. 2.

vieilles croyances de leurs pères. Ces prédicateurs, vieux prophètes camisards ou prophétesses, dont il était devenu, malgré ses parents, un des auditeurs les plus assidus, avaient provoqué par leurs discours un trouble salutaire dans l'âme naïve du jeune homme, en évoquant dans son imagination ardente les scènes tragiques qu'il avait dû voir dans son enfance. Ayant une fois parlé dans une de ces réunions clandestines avec beaucoup de facilité et d'onction, il se rendit au désir de ses auditeurs et devint leur pasteur.

Cette décision impliquait le sacrifice de tous les biens et honneurs temporels qu'il était en droit d'espérer : brillante alliance, richesses, rang élevé et puissance, commerce avec la noblesse, et le sacrifice des affections paternelles, de tous le plus grand. Mais Dieu lui avait « fait la grâce de préférer les opprobres de Jésus-Christ aux richesses et aux honneurs de ce monde. »

Dès lors, sans s'arrêter aux dangers auxquels l'exposait sa position sociale, il se consacra tout entier au bien de ses coreligionnaires, remplissant ses fonctions avec un zèle au dessus de toute expression. Il organisa à Alais une petite Eglise, prêcha dans les villages environnants, consola les malades et les affligés, prit soin des pauvres et visita les prisonniers.

Sa conduite, son caractère commandaient le respect. Il n'entreprenait jamais rien sans implorer auparavant le secours de Dieu ; et, quand il faisait du bien, il lui en rapportait toute la gloire. En lui les vertus chrétiennes se trouvaient réunies aux plus brillantes qualités extérieures. « Il a, disait Court en faisant son apologie, de la naissance, de l'éducation ; il est d'un génie élevé, d'un esprit solide, d'un sens rassis. Il parle bien, il écrit mieux. Toutes ces qualités sont heureusement accompagnées en lui d'un naturel docile, de beaucoup de piété, de sagesse, et d'un zèle au-dessus de toute expression ¹. » D'une piété profonde, il donna jusqu'à la fin de sa

¹ Court, cité par Bonnefon. Lettre du 26 avril 1726, p. 165.

vie des preuves constantes de sa charité, de sa bonté, de son humilité. Rien ne le préoccupait autant que le sort malheureux des prisonniers et des galériens ; rien de ce qui concernait les Eglises ne lui était étranger ; il les servait gratuitement. « J'aimerais mieux, disait-il, verser mon sang jusqu'à la dernière goutte, que de sucer inutilement la substance des membres de mon Sauveur ¹. » Chassé de France, il ne les oublia jamais, non plus que sa patrie, d'ailleurs, qu'il aimait bien tendrement. Il dit à ce sujet : « N'oublions surtout jamais notre chère et misérable patrie ; disons d'elle ce que le prophète disait de la ville capitale : Si je t'oublie, Jérusalem, que ma dextre s'oublie ! Fussions-nous aussi élevés et à notre aise dans les pays étrangers que Daniel ou Néhémie, gémissons et prions à cause de la délivrance de nos sanctuaires ². » Il ne pouvait y avoir en lui de place pour les mauvais sentiments. Il pardonnait et oubliait les injures et les calomnies de ses adversaires et de ses délateurs. « La charité, écrit-il à Court, m'engage à taire le nom et à pardonner les personnes qui ont voulu rendre ma personne suspecte de fanatisme et mon ministère infructueux ³, » et il recommandait à ses défenseurs d'user de charité envers ses ennemis. Il était ravi de pouvoir lui-même leur rendre service. Ses plus implacables adversaires, Corteiz et Serces, reçurent des témoignages de sa sympathie. Mais il avait un trop vif sentiment du péché pour tirer vanité de ses bienfaits. « J'ai mes défauts et mes faiblesses, de même que les autres hommes, » avouait-il, et il écrivait à Court : « Je suis plus coupable que tous, parce que j'ai plus reçu de lumières que la plupart de ceux qui habitent dans ce climat, c'est pourquoi je m'humilierai non seulement devant Dieu mais devant les hommes. Je reconnais mon néant et ma corruption ⁴. »

¹ Cité par Bonnefon. Lettre du 10 mai 1727, p. 169.

² Mss. Court. Lettre du 1^{er} janvier 1735.

³ Mss. Court. Lettre du 14 décembre 1725.

⁴ Cité par Bonnefon. Lettre à Court, juillet 1724 ; p. 83.

Cette douceur et cette patience n'excluaient pas en lui la fermeté et le courage, et malgré ses principes chrétiens, le gentilhomme conservait quelque chose des goûts de la noblesse. Ses « habitudes de dissipation » indisposaient le puritanisme genevois. Plusieurs fois, en effet, il mit à des loteries, à celles de Neuchâtel et de Genève en 1725, à celles d'Amsterdam et d'Utrecht en 1734. « Cela, disait-il, n'est que pour me donner une espèce de comédie, car nous avons besoin de divertissement ¹. » Sa correspondance n'est que le reflet de son caractère. « On trouverait difficilement, écrit le biographe de Court, malgré les grossiers défauts de la forme, quelque chose de plus simple, de plus noble. Ce ne sont que des conseils, des exhortations, des appels, mais qui rappellent les épîtres des Pères par l'énergie et par la tendresse ². »

Si toutes ces nobles qualités lui ouvraient les cœurs, sa croyance aux Inspirés ne contribuait pas peu à augmenter son influence. Il pensait que Dieu avait répandu dans ce dernier temps des dons et des grâces très particulières de son Esprit sur plusieurs personnes de différents sexes, âges et conditions, pour ranimer la foi qui était comme morte et rallumer le zèle qui était presque éteint. Dieu, disait-il, peut et veut agir sur le cœur de l'homme tantôt médiatement, tantôt immédiatement. Dans le premier cas il se sert de quelque créature ou moyen extérieur pour produire les effets ; dans le deuxième, sans intermédiaire, il éclaire l'entendement humain. « La plupart des chrétiens disent que Dieu a opéré autrefois sur les prophètes, sur les apôtres et sur plusieurs fidèles d'une manière extraordinaire et miraculeuse, mais qu'il n'opère plus de la même manière aujourd'hui. Je réponds qu'on a tort de confondre ensemble et de nier toutes les opérations immédiates ... Il est bon de distinguer les opé-

¹ Manuscrits de Court, 14 septembre 1734.

² Hugues *Histoire de la Restauration du Protestantisme*, t. I, p. 349.

rations immédiates qui sont extraordinaires et miraculeuses d'avec les opérations immédiates et ordinaires ¹. » Il disait que Dieu accordait quelquefois les premières à des méchants comme à un Balaam, au roi Saül, à Juda, à Caïphe. Mais les secondes, appelées ordinaires quoique le principe fût divin et surnaturel, Dieu les avait employées de tout temps, surtout en faveur des élus. Aussi sont-elles préférables. « Je dois dire, déclare Du Plan, que je crois que Dieu a voulu dans ce dernier temps renouveler quelques unes des opérations immédiates et extraordinaires pour rétablir l'Evangile dans les deux provinces de la France où il avait été presque aboli. C'est pourquoi il a choisi quantité de femmes, d'enfants, des hommes grossiers ou illétrés pour crier avec force contre les erreurs de l'Eglise romaine, pour censurer les vices, pour enseigner la vérité et pour exhorter à la vertu. Je ne doute pas, et plusieurs personnes sages et pieuses ne doutent pas non plus que moi, que Dieu n'opère sur l'esprit, sur le cœur et sur le corps de ces hommes, femmes et enfants faibles, ignorants et grossiers, d'une manière immédiate et extraordinaire ². »

Il ne croyait cependant pas que tous ceux qui se disaient inspirés le fussent véritablement. Il reconnaissait au contraire qu'il y avait eu parmi eux de nombreux abus. « Je n'ignore pas, dit-il, le nombre prodigieux de fourbes, d'imposteurs, de fanatiques, de visionnaires qui, prétendant être inspirés du Saint-Esprit, ne débitaient que des folies, des extravagances, ou ne pensaient qu'à satisfaire leurs passions criminelles, d'ambition, d'orgueil, de haine, de vengeance, d'avarice ou d'impureté ³. » Il voulait bien que de ceux-là on punit les uns et qu'on soignât les autres, mais non qu'on condamnât et rejetât indifféremment tous les Inspirés. Scandalisé tout d'abord par tant de mensonges ou fourberies, il avait lui-même acquis la conviction, que Dieu s'était révélé et com-

¹ Mss. de Court. Lettre de Du Plan au Synode, 15 avril 1726.

² *Ibidem*.

³ Mss. de Court. Lettre de Du Plan, du 28 mai 1727. Voyez notre appendice.

muniqué à plusieurs d'une façon immédiate. Il en avait approuvé certains et condamné certains autres. Il tirait tout d'abord ses arguments de son expérience personnelle. Il avait vu et entendu bien souvent des choses surprenantes, inexplicables. Mais écoutons-le parler : « Il est juste de dire les raisons que j'ai de croire qu'il y a aujourd'hui de véritables Inspirés. J'en ai connu qui, sans étude, ont prononcé les choses magnifiques de Dieu d'un ton beaucoup plus touchant et d'un discours plus coulant que ceux qui ont étudié ; leur doctrine était orthodoxe, leur vie pure, leur courage généreux, leurs prédictions véritables. Ces personnes ont sondé mon cœur, censuré mes vices ; elles m'ont exhorté à la vertu et m'ont prédit plusieurs choses que j'ai vu accomplir. Dieu s'en est servi pour me retirer du papisme où je serais plongé ; elles m'ont excité à lire les Ecritures et à m'unir avec mes frères du désert... elles m'ont fortifié et m'ont promis de la part de Dieu que mes ennemis ne mettraient point la main sur moi et que je pouvais passer par le feu et par l'eau sans rien craindre. J'ai cru et j'ai éprouvé la fidélité des promesses de mon divin Sauveur ¹. »

Il serait donc injuste et ingrat, si, Dieu s'étant servi de quelques personnes qu'il avait honorées de ses grâces pour l'instruire et pour le sanctifier, il condamnait et rejetait indifféremment les vrais et les faux, les bons et les mauvais serviteurs ou servantes du Seigneur.

De plus, disait-il, comment ce qu'il y a de plus ignorant, de plus grossier, de plus faible eût-il pu ni même osé combattre le papisme triomphant, si Dieu lui-même n'avait agi ? Le midi de la France était dans la désolation, les temples étaient renversés, les pasteurs expulsés, les troupeaux dispersés, les fidèles découragés. « Il n'y avait que Dieu seul dans cette affreuse désolation qui pût ressusciter les deux témoins de la vérité, et à la fin que toute la gloire lui fût rendue, il se sert de

¹ Cité par Bonafon, Lettre de septembre 1723, p. 78.

ce qu'il y a de plus faible, de plus vil, et de plus grossier pour faire son œuvre¹. »

Enfin, selon lui, quantité de passages de l'Écriture, qu'il considérait comme inspirée, mais non comme un moyen dont Dieu se sert pour notre salut, enseignent ou supposent l'opération immédiate du Saint-Esprit, et il trouvait dans les révélations observées à toutes les époques de l'histoire une base à sa croyance.

Du Plan voyait dans l'infidélité de quelques uns la raison du mal que faisaient les Inspirés. Ceux qui parlaient par l'esprit, disait-il, n'avaient pas été fidèles à Dieu, ils l'avaient contristé en s'élevant par orgueil au lieu de rester humbles et l'esprit de Dieu s'était retiré d'eux. Les fidèles ne les avaient plus écoutés à cause de leurs scandales.

Sur cette croyance sincère, reposaient ses espérances. Il était assuré « que la chute de Babylone, le triomphe de Jérusalem, le règne de Jésus-Christ sur la terre n'arriveront que par une effusion extraordinaire et générale de l'esprit de Dieu sur toute chair, c'est-à-dire sur tous les hommes de tout pays, de toute nation, de toute langue, de tout âge, de tout sexe, de toute condition². Il ne rejetait pas dans un avenir bien lointain l'objet de ses espérances. « Attendons encore un peu, et nous verrons éclater par toute la terre les merveilles de la miséricorde de Dieu³. »

Antoine Court n'ignorait pas les sympathies de Du Plan pour les Inspirés. Il n'hésita cependant pas à lui faire connaître son plan de réforme et les mesures qu'il venait de prendre avec ses amis contre les Inspirés et les femmes prédicantes. Le misérable état des Eglises et les désordres produits par quelques Inspirés n'avaient pas échappé au jeune gentilhomme. Aussi, comprenant l'importance du projet qui lui était communiqué, promit-il à Court son concours dévoué. Il aurait

¹ Mss. de Court. Lettre du 15 avril 1726.

² Mss. de Court. Lettre du 15 avril 1726.

³ Mss. de Court. Lettre du 15 avril 1726.

probablement aimé qu'on sévit moins rigoureusement contre des gens dont il partageait les sentiments ; mais il n'était pas un sectaire et, faisant taire ses scrupules, il travailla avec zèle à l'établissement de l'ordre et de la discipline. Sa position devint par cela même des plus difficiles. Partageant, d'une part, les idées des pasteurs et des prédicants, et d'autre part accordant ses sympathies aux Inspirés, il eut à souffrir toute sa vie des uns et des autres. Maintes fois les premiers et quelques laïques peu tolérants l'accusèrent d'autoriser les visions, et les seconds le regardèrent comme un espion lorsqu'il se trouva dans leurs assemblées. S'il combattit avec la plus grande énergie, comme nous le verrons, les fourbes tels que les Vesson, les Huc Mazel, les Multipliants, il ne prit jamais directement part dans la lutte contre ceux en qui il avait confiance.

C'était néanmoins un grand succès pour Antoine Court d'avoir gagné à sa cause un homme dont le nom donnait de l'éclat au parti des fanatiques. Une grande amitié unit aussitôt ces deux jeunes gens qui consacraient leur vie à la même œuvre avec un bonheur égal. « Dieu en vous conservant me conserve non un frère ou un ami simplement, mais un tendre frère, un fidèle ami, » écrivait Du Plan à Court lorsque celui-ci faillit être pris en 1725. Cependant Court, plus jeune que Du Plan de quelques années, « s'inclina sans peine devant l'autorité de cet homme qui avait pour lui le talent, la fortune, la piété. Il écouta ses recommandations, se confia en son expérience, et, comme leurs projets étaient les mêmes, il ne prit aucune détermination qu'il ne l'eût consulté. Du Plan de son côté l'encouragea, loua son ardeur, et s'employa tout entier à aplanir devant lui les difficultés. Et à vrai dire, dans cette grande œuvre de restauration religieuse entreprise par Antoine Court avec tant de vaillance et conduite avec tant de fermeté, il ne fallait rien moins que les chaleureuses exhortations de tels hommes, leur appui et leurs conseils pour réconforter sa volonté qui parfois défaillait devant des difficultés pour tout autre insurmontables ¹. »

¹ Hugues. *Histoire de la Restauration du Protestantisme*, p. 55.

Nombreux furent ceux qui apprécièrent Du Plan et subirent sa salutaire influence. Les jeunes prédicants, sans le connaître, s'adressèrent bien souvent à lui dans les circonstances difficiles et lui demandèrent son avis avant de rien entreprendre. Comme preuve de cette influence, nous pouvons dire que, sur ses conseils, on créa un fonds pour subvenir à des besoins extraordinaires, on fit des pensions aux vieux serviteurs de l'Eglise, on institua des jeûnes particuliers et des jeûnes généraux, on réunit enfin le premier synode national.

Mais ce qui fait surtout la gloire du gentilhomme d'Alais, et va maintenant nous occuper, c'est la mission de député général des Eglises sous la croix auprès des puissances protestantes, qu'il remplit avec tant de zèle et si heureusement, malgré de très grandes difficultés.

CHAPITRE III

Luttes et activité de Du Plan

Dès 1716, les religionnaires virent se dissiper leurs espérances : le Régent devenait à son tour persécuteur. Court, qui voulait conquérir la liberté non par la violence, mais par une obéissance passive, maîtrisa la colère des populations huguenotes des Cévennes et du Languedoc. Ces nouvelles dragonnades ne lui firent cependant pas perdre de vue le but qu'il poursuivait. Les Inspirés et leurs adhérents, aux yeux desquels il passait « comme un autre Elie, pour être le fléau des prophètes, » en furent vite persuadés. Deux synodes convoqués cette même année, l'un en mars et l'autre en août, renouvelèrent les déclarations faites l'année précédente et élaborèrent de nouveaux règlements « qui pussent servir à l'extinction du fanatisme, à la suppression des prédicantes, à la sûreté des assemblées ¹. »

Les efforts de Court et de ses collègues, qui travaillaient à faire le vide autour des Inspirés, ne laissèrent pas de porter bientôt leurs fruits. En 1721, le proposant Durand lui écrit : « Nous avons rangé nos femmes prédicantes au silence, quoique nous en ayons encore qui font de grandes résistances ; cependant, par la grâce de Dieu, nous voyons que leurs résistances se terminent peu à peu ; nos fanatiques sont, pour ainsi dire, aux abois ². »

La lutte, cependant, avait été des plus vives. Comme elle fut cause des premières attaques dont Du Plan eut à souffrir, nous devons entrer dans quelques détails. Deux prédicants,

¹ Hugues. Les synodes du désert, t. I, p. 5.

² Mss. de Court. Lettre du 25 septembre 1721.

Vesson et Jean Huc, dit Mazelet, qui avaient signé, en 1715, les principes de la discipline, furent les premiers à les violer. Déposé par le synode du 7 février 1718 pour cause de schisme, Vesson fit sa soumission le mois suivant et fut rétabli dans ses fonctions. Mais il recommença bientôt à fuir les assemblées de ses frères, à baptiser les enfants sans qu'il en eût le pouvoir, à calomnier les anciens, « les appelant ivrognes, coquins et voleurs, » à mépriser les pasteurs et à soutenir les sentiments improuvés. Pour tous ces griefs, un colloque, tenu près de Sommières le 13 décembre 1720, auquel il refusa de se rendre, disant « qu'il ne se souciait ni d'ordre, ni de synode, ni d'anciens, » lui défendit d'exercer sa charge. Pour des raisons semblables, Huc avait été démis de ses fonctions l'année précédente. Ces deux hommes devinrent alors les chefs des Inspirés, ce dernier dans les Cévennes et Vesson dans le Bas-Languedoc.

Ces divisions et ces haines faisaient le chagrin de Du Plan. Il essaya de réunir les esprits divisés et de ramener la paix dans l'Eglise en recommandant la modération et la charité. Mais il fréquentait les Inspirés et, bien qu'il eût donné déjà des preuves de sa fidélité à la discipline en se séparant de Vesson et de Huc, en les combattant même, les prédicants et les laïques, que la colère empêchait de voir clair dans ses intentions, crurent qu'il voulait les défendre. Sans égard pour les nombreux services qu'il avait rendus au protestantisme et pour le dévouement avec lequel il avait naguère, lorsque la peste désolait Alais, secouru les malades, consolé les affligés, réuni des assemblées sans jamais se laisser intimider par les remontrances des autorités, Corteiz, estimant qu'il faisait beaucoup de mal en approuvant les Inspirés, le rendit responsable de tous ces désordres. Du Plan comparut devant le synode de 1721, tenu à Lasalle, et « fut censuré d'autoriser les visions et les songes de ces femmelettes. »

Corteiz résolut alors de poursuivre lui-même Vesson, mais celui-ci refusa toujours toute discussion avec lui. Pressé de

dire les raisons pour lesquelles il ne pouvait se soumettre à l'ordre établi : « Vous vous opposez, répondit Vesson, au conseil de Dieu en vous opposant aux révélations. Et je ne veux me réunir qu'à condition que vous ne parlerez ni contre les révélations ni contre ceux qui les croient ¹. » Il ne fallut rien moins qu'une lettre de Pictet, signée de son auteur, imprimée et approuvée par les pasteurs de l'Eglise de Genève, pour ébranler la confiance de ses partisans ou affermir un bon nombre d'autres qui variaient et pour réduire cet homme, au sujet duquel le proposant Deleuze disait : « Il serait plus aisé de compter les châtaigniers des Cévennes que de calculer ses mensonges et faussetés ; le chef des méchants n'en saurait pas davantage ; au moins, il a trouvé en lui un émissaire pour accuser les fidèles ². » Vesson montra inutilement des lettres supposées pour conserver son autorité. Le mensonge dévoilé, ses partisans l'abandonnèrent. « On commence à connaître Vesson, écrit Corteiz ; tous les hommes de bonne raison l'abandonnent ; il n'y a que quelques femmelettes qui le suivent. Le livret contre les prétendus Inspirés a fait merveille ³. » Tout à coup, Vesson quitta la Vaunage.

Nous le retrouvons, en 1723, au nombre des prisonniers que firent les soldats de Bernage chez mademoiselle Verchand, à Montpellier. Celle-ci était une visionnaire. Sa maison, ouverte aux prédicants et aux prophètes des environs, devint le foyer de résistance aux mesures disciplinaires. Les frères Comte, prédicants et prophètes de Lunel, et Bonicel, du Pont de Montvert, furent les directeurs de cette nouvelle secte, connue sous le nom de Multipliants. Ses adhérents, au nombre de quatre cents environ, tout en admettant la mission de Jésus-Christ, disaient qu'elle n'avait pas porté des fruits à cause de la méchanceté des hommes, et qu'il était réservé au Saint-Esprit de terminer l'œuvre incomplète et de fonder le

¹ Mss. de Court. Lettre de Corteiz, du 16 février 1721.

² Mss. de Court. Lettre du 21 octobre 1721.

³ Mss. de Court. Lettre du 24 janvier 1722.

véritable royaume de Christ, dans lequel on ne pouvait entrer que par le baptême du Saint-Esprit. « A ces fins, disaient-ils, Dieu avait institué dans le ciel et baptisé trois mages, leur donnant, avec les noms de Paul, de Jean et de Moïse, le baudrier, la robe blanche et le casque comme insignes de leur charge, et leur ordonnant d'instruire et de reprendre les peuples de sa part et de les faire entrer dans le temple de Salomon, auprès de l'arche mystique ¹. »

Bonicel avait été le théoricien de cet étrange système théologique. Mais l'imagination de ces fanatiques s'était surtout donné libre cours dans la réglementation des cérémonies et pratiques religieuses et dans l'ornementation du sanctuaire où chaque objet, depuis la chaire, la lampe à sept becs, les trois tentes et les sacs de fruits jusqu'aux branches de laurier, aux compas, aux drapeaux et aux bandes de taffetas revêtaient un sens mystique. On regardait « cette religion nouvelle comme un mélange de judaïsme, calvinisme, trembleurs et multipliants ². »

Vesson, traqué non seulement par les proposants, mais encore par les créanciers, s'était réfugié dans cette secte. Pris quelques temps après, il fut pendu le 22 avril 1723, et, avec lui, Bonicel, Coste et la prophétesse Marie Blayne. Huc Mazel, qui venait d'être arrêté, fut pendu le 5 mai ; le parti des Inspirés était mortellement frappé.

A la suite d'un voyage dans les Cévennes, M^{lle} Verchand était entrée en relation avec Du Plan. Elle le pria instamment de venir, lui offrant la présidence de l'Eglise. Il refusa. Ni les menaces, ni les promesses ne purent le décider. Bien que sa conduite dans cette affaire eût été des plus sages, qu'il eût écrit et parlé contre les sectaires pour détruire leur fausse réputation et leur enlever leurs adhérents, ~~Corteiz~~ l'accusa néanmoins d'être leur complice et de violer la discipline. Du

¹ *Histoire générale du Languedoc*, par Dom Devic et Dom Vaissette, t. XIII, p. 976.

² *Bulletin* t. XXXVII.

Plan dut se défendre de ces attaques injustes. « Je n'ai jamais approuvé, répondit-il, les rebelles, les orgueilleux, les hérétiques, les schismatiques. J'ai crié également contre Vesson et Mazelet. Je me suis opposé, autant que mon autorité et mes lumières me l'ont permis, aux fourbes et aux fanatiques. Je déteste les impostures et les superstitions ¹. »

Accusé de même d'être entré dans la secte de Montpellier, il répondit : « Je n'ai jamais voulu aller me renfermer dans ce résidu, où on m'écrivait de venir ; on me priait fort instamment avec de magnifiques promesses et de terribles menaces ; on m'envoya des exprès, on voulait m'établir comme chef ; on n'a jamais pu rien gagner dans mon esprit. J'ai eu un commerce de lettres avec eux dans lesquelles je saisis les fondements de leur édifice ². » L'autorité de son nom, ses services et l'intervention de Court mirent fin aux attaques de ses adversaires.

Malheureusement ce fut là aussi ce qui attira sur lui la persécution du gouvernement royal. Ses lettres à M^{lle} Verchand, trouvées dans les papiers des Multipliants, avaient éveillé les soupçons de l'intendant sur l'influence considérable qu'il devait exercer parmi ses coreligionnaires. Mazel les confirma. Aussitôt la tête de Du Plan fut mise à prix et son signalement donné : « Benjamin Du Plan, taille de cinq pieds cinq pouces environ, cheveux blonds et longs, qu'il met souvent en queue, visage assez beau, yeux bleus ³. » Après s'être tenu caché dans les montagnes pendant deux ans, il se décida enfin à passer en Suisse.

Un malheureux évènement fournit bientôt à Du Plan l'occasion de témoigner de son attachement pour ses frères. L'Evêque de Fréjus, élève des Jésuites, obtenait, le 14 mai 1724, du duc de Bourbon une déclaration qui aggravait les plus cruels décrets de Louis XIV. Ce chef-d'œuvre de la politique chré-

¹ Cité par Bonnefon, *Benjamin Du Plan*, page 62.

² Bonnefon, déjà cité, p. 76.

³ *Bulletin*, t. XIX, p. 367.

tienne et humaine, comme l'appelle l'abbé de Caveirac, jeta les protestants dans la stupeur. Du Plan écrivit aussitôt au roi d'Angleterre, au roi de Prusse, à Leurs Hautes Puissances à la Haye, réclamant d'eux leurs bons offices auprès de Louis XV. Il priait en même temps Saurin, pasteur à Londres, de faire agir auprès du roi l'archevêque de Cantorbéry. Toutes ces démarches furent vaines. Court vit alors l'avantage qu'il y aurait à envoyer un député auprès des princes protestants. Il s'en était déjà entretenu avec son ami et celui-ci s'était offert pour remplir cette mission. Les circonstances favorisaient son élection. Un synode se réunit à cet effet dans le Bas Languedoc, le 1^{er} mai 1725. Corteiz et ses amis qui, tout en reconnaissant les mérites de Du Plan, ne pouvaient lui pardonner ses relations avec les Inspirés, soulevèrent des objections. Mais Court les rassura et le dévoué gentilhomme fut élu. Son zèle, son désintéressement, son rang, son éducation, son talent le désignaient en effet aux suffrages de tous. Il lui fut alloué, comme traitement, cinq cents pistoles, somme bien insuffisante qu'il ne toucha jamais d'ailleurs. Mais il était prêt à sacrifier tout ce qu'il avait plutôt que de charger l'Eglise. « C'est de Dieu seul et non des hommes que j'attends ma récompense, » disait-il.

Il allait donner à Court le moyen de réaliser ses vastes projets, car, s'il devait implorer le secours des puissances protestantes en faveur des Eglises, il devait surtout « collecter l'argent nécessaire pour combattre le découragement par la prédication, l'ignorance par le livre, la misère par l'aumône¹. » La parole vivante et la parole écrite pouvaient seules, en effet, relever et affermir les protestants. Mais les prédicateurs et les livres faisaient défaut. Les pasteurs étrangers se refusaient à venir en France. « Il faut, écrivait Du Plan, exhorter les pères et les mères à servir de ministres à leurs enfants. »

¹ Hugues, *Histoire de la Restauration du Protestantisme*, t. I, p. 278.

Les pasteurs et professeurs de Genève lui avaient fait le meilleur accueil à son arrivée. Il avait tout de suite, malgré ses idées sur l'inspiration, gagné l'affection de Pictet, de Vial, de Turretin. « Je vous supplie, écrivait-il à ce dernier, de m'honorer de vos conseils, de me dire ce que je dois faire et de quelle manière je dois me conduire¹. »

Aussitôt qu'il fut en possession de ses lettres de créance, Du Plan se mit à l'œuvre. Mais ses démarches n'obtenant à Genève qu'un médiocre succès, il entreprit un long voyage en Suisse, et les présents qu'il recueillit à Berne, à Zurich, à Neuchâtel, à Lausanne permirent l'année suivante de faire étudier le proposant Bétrine.

Ses services n'empêchèrent point qu'il se formât en France une cabale contre lui. Bien que les pasteurs genevois eussent vigoureusement combattu les Inspirés, quelques-uns de ceux-ci s'étaient réfugiés dans leur ville. Du Plan les visita malgré les recommandations de Court et quelques personnes mal intentionnées en écrivirent aussitôt aux pasteurs du désert. Des murmures s'élevèrent et Court se heurta à un refus général lorsqu'il voulut collecter pour les frais du député. Celui-ci, disait-on, déshonorait l'Eglise. Ses adversaires, guidés par Corteiz, résolurent alors de lui enlever son mandat et l'accusèrent d'être allé en Suisse pour voir les fanatiques et pour répandre le fanatisme, de n'aller aux prêches que par pure politique et de les abandonner même pour se renfermer avec les fanatiques. Du Plan leur répondit en termes fort vifs, pour se justifier du fanatisme dont on l'accusait pour avilir sa députation. Cette lettre fut lue, ainsi qu'une attestation de la vénérable Compagnie, au synode qui se rassembla le 26 avril 1726 pour juger cette affaire. Il ne fallut cependant rien moins que l'éloquente et véhémence parole de Court pour triompher de la résistance des adversaires. Du Plan conserva sa charge et prit l'engagement de ne plus fré-

¹ Bulletin, t. xxviii, p. 19.

quenter les Inspirés. « Je veux bien, écrivit-il, pour l'amour de la paix et pour l'édification de nos Eglises, cesser absolument de me trouver dans aucune assemblée d'Inspirés et fuir même leur commerce autant que la charité le peut permettre et cela pendant tout le temps de ma députation ¹ ». Il promettait en outre de servir les Eglises gratuitement, de ne leur rien demander ni pour le passé ni pour l'avenir. Quant à ses sentiments particuliers, il n'en était, disait-il, responsable qu'à Dieu et ne voulait reconnaître en fait de religion d'autre autorité que celle de Dieu.

Ces concessions n'avaient pu désarmer ses adversaires. Des réfugiés nommés Jourdan, Rey, Delor avaient écrit que ses attestations étaient supposées. De plus le bruit s'était répandu qu'il condamnait les assemblées et certains lui faisaient un grief d'agir en maître non en député et de ne point rendre compte de sa mission. Corteiz et deux proposants, autrement dit le « triolet, » qui n'avaient pu obtenir la déposition de Du Plan aux synodes du 23 mai et du 12 septembre 1727, bien que la grande majorité des députés fût de leur sentiment, demandèrent au synode national du 11 octobre que Du Plan rendît ses lettres de créance. Court était absent, mais Roger, pasteur du Dauphiné, plaida avec éloquence et succès la cause du député. Celui-ci, confirmé dans sa charge, reçut cette fois des instructions beaucoup plus étendues ². Certains articles visaient les motifs d'accusation énoncés plus haut. Il devait défendre avec chaleur les saintes assemblées contre ceux qui en combattaient l'utilité, s'abstenir avec la plus exacte circonspection, selon la promesse qu'il en avait faite, de tout commerce particulier ou public avec tous ceux que dans le dernier temps on appelait Inspirés ou Prophètes, ne rien entreprendre de tant soit peu important de sa propre autorité et rendre un compte exact de tout ce qu'on lui donnerait.

¹ Bonnefon, déjà cité, page 167 (Lettre du 28 mai 1727).

² Voir Hugues, *Les Synodes du Désert*, pages 76 et ss.

Du Plan, laissant à ses amis le soin de le défendre, n'en avait pas moins continué à rendre d'importants services. De nombreux ballots de livres de piété, achetés par ses soins et destinés à suppléer à l'absence de pasteurs avaient heureusement passé la frontière. Il avait obtenu plusieurs autres grâces pour des particuliers, et de quelques personnes la promesse, sous la seule condition du secret, d'entretenir à leurs frais deux proposants à Lausanne. Par ce fait, le but de la mission de Du Plan était en partie atteint. Aussi Court dans sa reconnaissance lui écrivit : « Des ressources de cette nature nous sont si avantageuses, que les soins que vous vous êtes donnés pour les obtenir méritent plus que des louanges¹. »

Du Plan fut encore mieux récompensé de ses peines l'année suivante. Il collecta dans les principales villes suisses plus de 4000 livres, aussi en 1730 trouvons-nous six proposants à Lausanne. Un comité, appelé plus tard « l'hoirie, » ayant son siège à Genève, fut chargé de veiller à la distribution des sommes collectées et à l'instruction des étudiants. Mais les pasteurs de France et Court lui-même ne purent jamais connaître l'emploi des collectes et leur origine.

Deux étudiants de Lausanne, Roux et Boyer, s'étant fait consacrer à Zurich, Court et surtout Corteiz, dont les ranunces n'étaient pas éteintes, s'en plaignirent à Du Plan, mais ils se rendirent bientôt aux raisons judicieuses qu'il fit valoir et qu'appuyaient les professeurs de Genève.

L'arrivée de Fleury au ministère avait donné un nouvel élan à la persécution. Les prédicants étaient traqués plus que jamais. Court, dont la tête était mise au prix de dix mille livres, n'écoula point tout d'abord ses amis qui l'engageaient à fuir. Mais quand il vit le danger menacer sérieusement sa femme, il la fit partir pour Genève et lui-même, apprenant qu'elle était malade, fut la rejoindre quelques mois après, malgré les efforts de Du Plan pour le retenir en France.

¹ Cité par Hugues ; *Histoire de la Restauration*, t. 1, p. 287.

Quand les Eglises le réclamèrent, il refusa de quitter sa Rachel. Son ami, avec une courageuse franchise, lui rappela sévèrement son devoir. « L'amour que Marc Antoine avait pour Cléopâtre, lui écrivait-il, lui fit perdre la bataille d'Actium et l'empire du monde. Vous avez des ennemis à combattre, et un empire à gagner, infiniment plus glorieux et plus solide que l'empire romain dans toute sa splendeur, vous pouvez le perdre si vous préférez la créature au Créateur. Souvenez-vous du sacrifice d'Abraham, souvenez-vous surtout du sacrifice de notre Seigneur Jésus-Christ et des paroles qu'il a prononcées à ses disciples : « Celui qui ne m'aime pas plus que père, mère, femme, enfant, n'est pas digne de moi ¹. » Court resta inébranlable dans sa décision, mais il porta toujours aux Eglises le plus vif intérêt et les servit avec zèle.

En 1731 Du Plan put enfin quitter la Suisse, un synode l'ayant autorisé à prélever sur ses collectes ses frais de voyage. Il obtenait à Cassel un don de deux cents écus du roi de Suède, à Francfort un riche présent de l'Eglise française, et il arrivait à Londres vers la fin de cette même année. Après deux ans de pressantes sollicitations, il obtenait quelque argent de ses coreligionnaires et de la cour un don annuel de mille pièces d'or ². Passant alors en Hollande, il recevait du prince d'Orange un magnifique présent et des Etats une pension annuelle de deux mille florins pour cinq ans et le relâchement de vingt galériens avec une pension de trois cents florins pour dix, et une de deux cent cinquante pour les dix autres. Continuant sa course, il obtenait des marchands de l'Allemagne des dons considérables, mais de Frédéric-Guillaume 1^{er} seulement la promesse d'intercéder pour les galériens. Bientôt, en effet, il avait la joie d'apprendre la déli-

¹ Lettre de mai 1729, citée par Bonnefon : *Benjamin Du Plan*, p. 204,

² L'Angleterre ne possédait alors que deux pièces d'or : le souverain qui valait 25 livres et le demi-souverain qui valait 12 livres et demie. Tout nous porte à croire qu'il s'agit ici du demi-souverain.

vrance de douze de ces malheureux. Dans l'année 1737 il visitait, non sans succès, le Danemark et la Suède. Epuisé par ces longs voyages, il aurait voulu retourner à Genève, où sa tante et sa sœur arrivées dans cette ville l'année précédente le réclamaient. Mais Du Plan, de retour à la Haye en 1738, apprit que son œuvre à Londres était détruite et repartit aussitôt pour cette ville où il allait se fixer pour toujours. Après de nombreuses, mais inutiles démarches auprès des ministres, Du Plan s'adressa directement au roi d'Angleterre qui renouvela son ancienne promesse. Un comité envoya à l'hoirie le fruit des collectes.

Les occupations de sa charge et les luttes ne l'avaient point empêché de s'intéresser au sort des Eglises et des religieux. Plein de sollicitude pour les galériens et les prisonniers, il avait collecté pour eux et les avait fortifiés par ses lettres. Nombreux étaient ceux qui lui devaient leur reconnaissance pour quelque service rendu. C'est ainsi, par exemple, qu'il avait procuré à Court les matériaux nécessaires à la composition de l'Histoire des Eglises de France qu'il voulait écrire.

Cependant il devait encore une fois avoir affaire à ses ennemis. Un membre du comité de Londres, le pasteur Serces, qui depuis 1741 nourrissait contre lui des sentiments hostiles, s'efforça par tous les moyens d'obtenir sa destitution. Il l'accusa de fréquenter les Inspirés et de compromettre ainsi les intérêts des Eglises. Le député, en effet, avait oublié ses promesses d'antan et donnait par sa présence du relief à ce parti qu'avaient vigoureusement combattu et que détestaient encore les protestants de Londres. De plus, comme ses grandes dépenses, nécessitées par la fréquentation de la cour et des seigneurs, indisposaient les donateurs, Serces le représenta au comité de Genève comme un prodigue et un dissipateur, dépensant l'argent des Eglises. Le comité de Genève se disposait à le rappeler, lorsqu'un synode, instruit de tous ces faits, remplaça Du Plan par Antoine Court. A cette nou-

velle, le député général se crut trahi par son ami et refusa de partir. Elu député dans toutes les formes, il voulait être remercié de même et refusait de regarder la commission de Court comme une suppression de la sienne. Il considérerait, disait-il, comme un ennemi quiconque l'empêcherait de faire le bien que la Providence l'avait mis en état de faire. Mais, ne pouvant pardonner à Serces d'avoir osé toucher à l'honorabilité de son caractère, il en appela à un autre synode qui, satisfait de ses explications, le maintint dans sa charge.

Comme Du Plan avait dans cette affaire parlé de fortune dissipée au service des Eglises et demandé à l'« Hoirie » qu'il avait enrichie un dédommagement à ses peines, des démêlés, qui durèrent jusqu'à 1751, surgirent entre lui et le comité genevois, celui-ci trouvant exagérées et la somme qu'il demandait et les richesses qu'il disait lui avoir acquises. Après six années de difficultés, en 1751, des arbitres, qu'on avait nommés pour trancher le différend, disculpèrent entièrement le vertueux député et firent droit à ses demandes, lui accordant cent pièces par an depuis 1731, plus une somme de sept cents pièces et une pension annuelle de cinquante, afin qu'il eût « de quoi subsister honnêtement sur la fin de ses jours. » Du Plan reconnut ses torts envers Court et se réconcilia avec lui.

Malgré ces tracasseries et ces chagrins, il s'était dépensé avec un zèle toujours égal pour le bien des Eglises et avait conservé d'excellents rapports avec bon nombre de pasteurs qui puisaient dans ses lettres une consolation à leurs souffrances. Paul Rabaut, Franc, Redonnel, Pomaret, Corteiz lui-même, lui communiquent leurs craintes et leurs espérances, font appel à son expérience et lui demandent le secours de ses prières. Révoqué par un synode des Cévennes en 1751, il continua encore ses services dévoués à ses coreligionnaires. Bon nombre de ceux-ci, sous le feu de la persécution qui avait repris en 1745, lorsque Bernage avait cédé l'intendance du Languedoc à Le Nain, gagnèrent l'Angleterre et Londres. Du

Plan les reçut et les secourut. Il fit appel à la générosité des religionnaires anglais et des réfugiés pour venir en aide aux confesseurs et écrivit en faveur de ses frères persécutés une supplique à Louis XV.

Les fatigues, les luttes, le chagrin avaient altéré sa santé. Touché des soins généreux qu'une veuve, madame Denman, lui avait prodigués dans sa maladie en 1751, il l'épousa. « Deux enfants, une fille et un fils vinrent bientôt égayer ce foyer et faire oublier au vieux serviteur de l'Eglise l'ingratitude et la méchancheté des hommes ; son cœur aimant s'épanouit dans cet intérieur réchauffé par le dévouement d'une femme pieuse et par les douces caresses de charmants enfants. Il vécut encore assez longtemps pour les voir grandir et se développer sous ses soins paternels ¹. »

Une triste nouvelle vint troubler son bonheur sur la fin de sa vie. « Hélas ! malgré tous nos soins, lui écrivait le fils d'Antoine Court en 1760, il n'est plus, ce père tendre et ami zélé. Le 12 juin à midi et un quart il ferma les yeux pour toujours ². »

Trois ans après, au mois de juillet 1763, lui-même s'éteignait dans la joie ineffable et sainte que goûtent les hommes qui n'ont vécu que pour les autres.

¹ Bonnefon, *Benjamin Du Plan*, p. 325.

² Bonnefon, *Benjamin Du Plan*, p. 343.



Conclusion

Nous ne voulons certes rien enlever à Court de la gloire qui lui revient pour le grand œuvre si nettement conçu qu'il entreprit avec tant de courage et poursuivit avec tant de persévérance. Cependant Du Plan y contribua pour une si large part, que ce nous semble justice de lui témoigner une égale admiration.

Par les ressources qu'il procura, soit au séminaire de Lausanne, soit aux Eglises, il assura véritablement l'existence même du protestantisme. Dans un champ d'action différent, Court et son ami poursuivaient le même but, on ne saurait dire lequel avec le plus de zèle et de dévouement, et la tâche de l'un complétait la tâche de l'autre. L'œuvre de Du Plan n'aurait-elle pas été vaine sans l'esprit organisateur de Court, et celui-ci eût-il pu réaliser son plan sans les moyens que lui fournit son ami ?

Ce qui fait le mérite du gentilhomme d'Alais et ce qui rehausse l'éclat de ses services, c'est d'avoir fait du bien à ses coreligionnaires souvent malgré eux, avec une persévérance que ne lassèrent jamais leur médisance et leur ingratitude. Leurs attaques l'excitaient au bien. Il aurait cru manquer à son devoir et démériter devant Dieu, si, obéissant aux injonctions de ses ennemis, il avait abandonné sa charge. Et cependant la récompense à ses fatigues, à ses sacrifices consistait pour lui dans le bonheur de se dépenser pour ses frères, dans la joie de pardonner à ses calomniateurs.

Mais quelle satisfaction ne dut pas être la sienne lorsque, dans ses vieux jours, il considéra le chemin parcouru depuis le moment où, sacrifiant tous les biens terrestres, il s'était consacré à cette œuvre sainte. En 1750, Corteiz neveu lui écrivait : « Depuis votre absence, nos Eglises se sont consi-

dérablement accrues et augmentées ; on les a divisées en provinces qui ont chacune à peu près leur consistance de pays qu'elles avaient avant la révocation de l'Edit de Nantes. Ces provinces ont aussi chacune leurs pasteurs qui leur sont affectés, des colloques, synodes et consistoires, et l'on suit exactement, selon que les circonstances du temps peuvent le permettre, la discipline et réglemens de nos pères¹. »

Les Eglises étaient unies et par suite heureuses et florissantes. Si l'on entendait encore à Londres parler des Inspirés, il n'en était plus question en France. Il y en avait cependant quelques uns à Congéniès, dans la Vaunage ; mais comme ils étaient paisibles, les pasteurs les laissèrent vivre en paix.

Du Plan avait toujours ardemment désiré la liberté de conscience et nourri la ferme espérance de la voir régner dans sa chère patrie. Ce bonheur ne lui fut point donné, mais il put néanmoins, avant de mourir, « contempler aux horizons lointains l'aurore rougissante des premiers feux de la liberté. »

¹ Hugues, *Les Synodes du Désert*, t. I, p. 417.

Appendice

Lettre de Benjamin Du Plan aux pasteurs et anciens des Eglises réformées de France.

MESSIEURS ET TRÈS CHERS ET HONORÉS FRÈRES
EN NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,

On vient de me communiquer le résultat de plusieurs colloques de nos Eglises, qui demandent que je leur rende les lettres de députation qui m'avaient été données et confirmées par trois synodes aussi bien que par les ministres et les églises du Vivarais et du Dauphiné.

J'ai appris encore que le dernier synode aurait confirmé le résultat de ces différents colloques à l'égard de ma démission, si quelques personnes prudentes et modérées n'avaient fait entendre qu'il convenait auparavant d'écrire à une personne d'un caractère respectable et d'un mérite distingué, pour l'informer de tout et savoir son sentiment.

Cette personne respectable, sage et pieuse et qui s'intéresse à tout ce qui vous regarde, en a consulté d'autres de son même caractère sur le sujet en question, après, elles m'ont conseillé de vous écrire moi-même mes sentiments et mes résolutions. Les voici :

J'ai cru et je crois encore que Dieu a répandu dans ce dernier temps des dons et des grâces très particulières de son Saint-Esprit sur plusieurs personnes de différents sexes, âges et conditions, pour ranimer la foi qui était comme morte et rallumer le zèle qui était presque éteint dans notre patrie, par les longues et cruelles persécutions qu'on avait exercées contre nous. Mais il est arrivé qu'après que le Maître de la maison a eu semé son bon grain, l'ennemi est venu de nuit et a semé son ivraie, qui a presque étouffé le bon grain.

Je n'ignore pas le nombre prodigieux de fourbes, d'imposteurs, de fanatiques, de visionnaires qui, prétendant être inspirés du Saint-Esprit, ne débitaient que des folies, des extravagances ou ne pensaient qu'à satisfaire leurs passions criminelles d'ambition, d'orgueil, de haine, de vengeance, d'avarice ou d'impureté. J'en ai été tellement scandalisé que j'aurais été le premier à condamner ou à rejeter tout si la Providence ne s'était servie pour mon bien et salut de quelques personnes que Dieu a honorées de ses grâces, dont la vie m'a paru pure et les discours conformes à la Parole de Dieu, Parole que j'ai toujours regardée et que je regarderai comme la seule règle de ma foi, de mes mœurs et la vraie pierre de touche des prédications de ceux qui se disent ministres de Christ aussi bien que des Inspirés et de ceux qui prétendent être des organes du Saint-Esprit.

Si Dieu s'est servi de quelques personnes que Dieu a honorées de ses grâces pour m'instruire, pour me sanctifier et pour m'attacher de telle sorte aux intérêts de nos Eglises, que j'ai depuis longtemps exposé tout et sacrifié en partie ce que j'avais de plus cher au monde pour leur édification, ne serais-je pas bien injuste et ingrat de condamner et de rejeter indifféremment les vrais et les faux, les bons et les mauvais serviteurs ou servantes du Seigneur, ayant appris de saint Paul qu'il ne faut pas mépriser les prophéties, mais examiner toutes choses et retenir ce qui est bon ? (aux Thessaloniens)

C'est ce que j'ai pratiqué autant qu'il m'a été possible et, loin de tolérer ou de soutenir ceux qui ont parlé ou agi contre l'Ecriture Sainte ou contre le

ministère et les saintes assemblées, je les ai vivement censurés, je les ai décriés et j'ai empêché qu'on les ait reçus dans plusieurs maisons qui leur servaient auparavant de retraites, ce qui m'a attiré leur haine, comme je le pourrais prouver par des témoignages non suspects.

Je puis dire encore avec vérité que les Inspirés de cette ville m'ont regardé, lorsque j'ai été dans leurs assemblées, comme un espion et comme un censeur redoutable.

Mais puisque quelques personnes zélées, mais d'ailleurs très mal informées de mes sentiments, ont écrit contre moi et que les Eglises se scandalisent de ma conduite, quoique je leur envoie des attestations signées du vénérable Consistoire de cette ville, je veux bien, pour l'amour de la paix et pour l'édification de nos Eglises, cesser absolument de me trouver dans aucune assemblée d'Inspirés et fuir même leur commerce autant que la charité le peut permettre, et cela pendant tout le temps de ma députation.

Et, comme les Eglises sont pauvres et hors d'état de me payer la pension qu'elles m'avaient accordée, je ne leur demande rien du passé ni pour l'avenir, espérant qu'avec le secours de Dieu et de mes parents ou amis, je leur rendrai de meilleurs services que je n'ai encore fait à cause des accidents qui me sont arrivés¹.

Je ne vous demande, mes très chers et bien aimés frères, que votre amitié et le secours de vos prières, que vous ne pouvez pas me refuser, si vous avez la gloire de Dieu à cœur, aussi bien que l'édification de nos pauvres Eglises, qui sont environnées de toutes parts d'ennemis puissants et malins qui n'attendent que la paix de l'Europe, qui occupe la cour, pour vous détruire entièrement. Ils y réussiraient sans doute, si nous n'avons soin d'apaiser la colère de Dieu, justement irrité à cause de nos péchés, en faisant cesser les haines, les envies, les jalousies, les disputes et les autres passions criminelles qui règnent parmi nous.

Quant à moi, je vais, avec le secours de Dieu, faire tous mes efforts pour rendre ma conduite agréable à Dieu et aux hommes, pour vous faire mieux éprouver qu'un député auprès de nos frères étrangers n'est pas inutile, comme on vous l'a insinué.

Je ne cesserai point de faire des vœux au ciel en votre faveur et à vous renseigner, dans toutes les occasions que la Providence me fournira, que personne au monde n'est avec plus de zèle et d'attachement, messieurs mes très chers frères, votre très humble, etc.

Si cette lettre-ci ne suffit pas pour mettre tous les esprits dans de favorables dispositions à mon égard, monsieur le professeur Turretin et deux de ses collègues n'attendent sinon la lettre qu'on veut leur écrire pour confirmer ce que je dis en assurance que ma conduite est bonne, que mes sentiments ne sont pas dangereux, étant réglés par la parole de Dieu, et que ma députation a été et peut être encore mieux d'une grande utilité².

Vu : le président de la soutenance,
G. BONET-MAURY.

Vu :
Le Doyen,
A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

(1) Le passage en italique se trouve imprimé dans le livre de M. Bonnefon.

(2) Mss. Court. L'ottre du 28 mai 1727.

Table des matières

INTRODUCTION.....	5
CHAPITRE I. — Les Inspirés.....	7
CHAPITRE II. — Caractère et foi de Du Plan.....	19
CHAPITRE III. — Lutttes et activité de Du Plan.....	29
CONCLUSION	43
APPENDICE	45
